

►►► une base commode, où ils se maintiennent au prix de quelques contorsions, et même, une fois, d'une autocritique humiliante. «*Capitule camarade*, les encourage alors Louis Aragon, *ce n'est pas honteux devant le parti.*» Ils contrôlent surtout «Clarté», le journal de l'UEC, dont ils font un organe novateur où une partie de la nouvelle génération de journalistes (ceux par exemple qui feront «Libération») se forme. Ça dure jusqu'en mars 1965. Ce printemps-là, le parti crève cet abcès démocratique qui le gangrène. Roland Leroy, dans un ultime congrès, fait le ménage, distribue les anathèmes. «*Leroy, lui lance un des excommuniés, ton discours est beau comme un char russe entrant dans Budapest.*»

Les trotskistes, les «Italiens» s'égaient. Les pro-chinois essaient de tenir plus longtemps. C'est un autre pôle de Mai: l'Ecole normale supérieure, suprême crème de l'université française, rue d'Ulm. Là, le philosophe marxiste Louis Althusser forme des fidèles à une lecture antirévionniste de Marx. Ses élèves, peu à peu, glissent vers Mao, en viennent à créer l'embryon d'un pur parti, dont l'école est le quartier général: petite élite intellectuelle qui, dans une frénésie théorique, prépare une révolution. Certains, à la chinoise, commencent à s'établir dans les usines, pour organiser et attendre l'explosion. Les chefs vont en Chine, débattent à Pékin; et quand leurs interlocuteurs sortent leur Petit Livre rouge pour en réciter quelques versets, les Français, après un instant d'hésitation, les imitent. Soleil rouge! Ils sont perdus dans des nuées d'où ils sont aujourd'hui presque tous revenus. Mais en mai 1968, quand la révolte éclate à l'université alors qu'il l'attendait à l'usine, le petit Mao français, Robert Linhart, s'effondre dans une longue dépression. Ses militants, dans les manifestations ou autour des fabriques, cherchent les prémices d'une guerre civile attendue. Ils mènent les derniers combats du mouvement, en juin, devant l'usine Renault à Flins: un lycéen, fuyant la police, saute dans la Seine et se noie. Exceptionnelle violence mortelle.

La violence: ils l'acceptaient, la voulaient, en théorie; mais ils reculaient devant ses redoutables promesses. En mai et juin 68, à quelques occasions, des armes furent à portée des «enragés»; elles ont toujours été repoussées. On ne vivait la violence, finalement, que par procuration, par Algériens, Vietnamiens ou Cubains interposés. Et même quand la terreur était venue ensanglanter Paris, les révolutionnaires du Quartier latin n'avaient pas bronché. C'était le 17 octobre 1961. Des dizaines de milliers d'Algériens, à l'appel du FLN,

avaient manifesté des banlieues vers le centre de Paris. Epouvantable répression: plus de dix mille arrestations, des morts par centaines, dont les corps flottaient sur la Seine. Qui s'en souvient?

Paradoxe de la violence. En 1968, ils la désiraient sans la vouloir vraiment. Leurs cadets de l'automne 1986, eux, la rejetaient et ils l'ont eue. On peut même dire que la mort de Malik Ousseki, voulue par personne, a permis aux étudiants et aux lycéens de l'emporter. Quand le jeune homme (qui faisait «*le con le soir*», selon le bon mot du ministre Pandraud) est tombé sous les coups de matraque, le mouvement donnait des signes d'effritement. La «bavure» l'a relancé, obligeant en deux jours le gouvernement à céder. Violence presque par hasard. Car en France, les vraies balles sont des mots, les tanks des discours: le pouvoir est au bout de la phrase.

Vingt ans après, un consensus s'est fait sur le bilan de Mai 68: politiquement, c'était un mouvement ringard, archaïque, dangereux; mais socialement, il était précurseur et a gagné au-delà de toute attente. C'est vrai: des modes de vivre et de communiquer, des rapports hiérarchiques et des relations pédagogiques ont changé, un individualisme démocratique, qu'on nomme ailleurs narcissique, s'est imposé. Mais ne peut-on



Jean-Marcel Bouguereau, de «Libération»

pas dire que le changement s'est fait dans tout l'Occident, et plus loin, sans qu'il y ait eu partout des barricades?

Le mouvement de novembre-décembre dernier, à peine retombé, a lui aussi reçu son interprétation estampillée. Laurent Joffrin, journaliste à «Libération», a cherché les signes annonciateurs et les significations de ce soulèvement si inattendu d'une jeunesse qu'on disait apathique et calculatrice. Il les a trouvés dans des lieux bizarres. Chez Steven Spielberg, par exemple: ET, c'est l'étranger radical, que les enfants accueillent, que les adultes rejettent; il conduit aux «*croisés de la petite main*»

de SOS Racisme. Chez les gentils chanteurs d'une nouvelle génération (Renaud, Balavoine, Goldman, Gledof), qui donne dans la générosité pour le tiers et le quart monde. Dans cette «*culture immédiate de l'humanité*», dit Joffrin, les adolescents ont trouvé un sens non politique de l'égalité, de la solidarité. Mais contre cette sociologie au ras des pâquerettes, des philosophes (Alain Finkielkraut et l'incontournable Bernard-Henri Lévy, dans deux essais) déjà se lèvent: à quoi servons-nous si les connaissances et les valeurs culturelles se réduisent à ça?

C'est vrai qu'on peut parler autrement, et plus sévèrement, du récent mouvement des étudiants et des lycéens. Finalement, refusant la politique, ils n'ont voulu, en réaction corporatiste, que l'abrogation d'une loi, autrement dit le statu quo; chacun sait pourtant que l'université française, appauvrie, vermoulue, inadéquate, attend une rénovation ou une révolution. Les étudiants promettaient des propositions qu'on attend encore. Leurs délégués viennent de se réunir en «états généraux»: ce fut surtout l'occasion pour la gauche et l'extrême gauche de se disputer le pouvoir dans un syndicalisme étudiant renaissant.

Les discours plaqués sur la jeunesse par des aînés bienveillants peuvent être trompeurs et dangereux. On l'a bien vu encore, en décembre, quand «Libération» (la «famille» est décidément toujours dans la rue) a publié les lettres de lycéens lyonnais racontant leurs manifs. Ces lettres, et quelques dizaines d'autres, Jean-Marcel Bouguereau, directeur adjoint du quotidien post-soixante-huitard, qui les recevait, a voulu en faire un livre. Il s'est aperçu un peu tard qu'il avait été berné par une dame mythomane: deux ans durant, elle s'était appliquée à penser et à écrire «comme les jeunes». Infortunes de la vérité! Ironie du destin: en 1963, Bouguereau, jeune lycéen à Nîmes, avait écrit une lettre aux futurs insurgés du Quartier latin qui publiaient une revue, «La Voie communiste». Son message l'avait d'un coup propulsé à Paris, et pour dix ans, dans le rêve révolutionnaire. ■

Alain Campiotti

Hervé Hamon, Patrick Rotman: «*Génération: les Années de Rêve*», Seuil, 620 p. (A paraître: «*Les Années de Poudre.*») Ali Haroun: «*La 7e Wilaya, la Guerre du FLN en France*», Seuil, 520 p. Luc Ferry, Alain Renaud: «*68-86, Itinéraires de l'Individu*», Gallimard, 140 p. Laurent Joffrin: «*Un Coup de Jeune, Portrait d'une Génération morale*», Arléa, 175 p. «*Vingt-deux Lycéens*», Barrault, 242 p. Alain Finkielkraut: «*La Défaite de la Pensée*», Gallimard, 168 p. Bernard-Henri Lévy: «*Eloge des Intellectuels*», Grasset, 154 p.